

rait dans ce travail. Quand le docteur et les matelots furent sortis, le domestique enleva le dîner, puis il posa sur la table, à côté de la lampe, la capitulation du fort et l'épée du gouverneur que Georges, en entrant chez lui, avaient jetées sur un fauteuil. Cela fait, il partit à son tour.

Georges avait regardé d'un œil fixe ces différents préparatifs. Resté seul, une immense douleur d'empara de lui. Il se promenait de long en large dans sa chambre et s'arrêtait chaque fois devant la table et devant la barrique, comme s'il eut contempné l'un après l'autre le trophée de sa victoire et l'horrible prix dont il l'avait payée. Enfin, deux larmes jaillirent de ses yeux, et, s'arrêtant tout à fait devant la barrique, et il posa la main et resta immobile.

La frégate qui courait vent arrière, avait de légers mouvements de roulis. La barrique n'était pas entièrement remplie, et le cadavre de Raoul oscillait avec le liquide. Il sembla à Georges que le cœur de son ami battait sous sa main. Il fit un pas en arrière en s'écriant à deux reprises :

— Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu !

Depuis que Raoul était mort, il avait sans cesse cette invocation sur les lèvres.

— Après tout, dit-il, ce n'est point moi, c'est la fatalité qui l'a frappé. Je ne suis pas resté sourd à son dernier appel : j'ai été à son secours. Il était trop tard. Maintenant, continua-t-il, il faut que je me décide à visiter ses papiers. Dans une carrière comme la nôtre, on s'attend tous les jours à mourir ; peut-être a-t-il écrit ses dernières volontés et me charge-t-il de les exécuter.

Il ouvrit le secrétaire. La première chose qui lui tomba sous la main fut un paquet de ses propres lettres. Il les avait écrites à Raoul à de longs intervalles, et lorsqu'il avait été par hasard séparé de lui pour quelque temps. Il en parcourut plusieurs avec un grand trouble. Ces lettres, en effet, étaient pleines d'expressions de tendresse, et rêvaient un long avenir pour leur commune amitié. Il les ferma en pâissant. Il trouva aussi des lettres du père de Raoul, et un bracelet d'argent, un souvenir sans doute, de cette petite cousine blonde et rose que son ami comptait épouser un jour. Enfin, il aperçut, dans le dernier tiroir, une boîte en bois blanc, très-mince, de la longueur et de la largeur à peu près d'une grande feuille de papier à lettre, et dont le couvercle glissait dans des rainures latérales. Georges l'ouvrit et vit plusieurs feuillets cousus ensemble et recouverts d'une écriture ferme et allongée. En tête du premier feuillet étaient ces mots : *Ceci est mon testament.*

Georges s'assit et se mit à lire.

« Ceci est mon testament, mon cher Georges, et c'est à toi que je l'adresse. Je me suis senti pris ce soir d'une grande tristesse, et j'ai voulu écrire mes dernières volontés, afin que si je meurs dans cette campagne, tu puisses les exécuter plus tard. Je commencerai par te parler de mon père. Avant de te connaître, je n'aimais que lui au monde. Je me souviens que, dans mon enfance, plus sérieux qu'on ne l'est ordinairement à cet âge, je le regardais quelquefois attentivement ; puis, que je lui jetais les bras autour du cou, en l'accablant de caresses. Pendant ma première jeunesse, mon père a été pour moi l'ami le plus tendre et le plus éclairé. Depuis que nous nous sommes quittés, nous nous avons été séparés par le temps et la distance, jamais par la pensée. Notre plus chère espérance à tous deux est de nous revoir un jour. Cette espérance, — qui sait, hélas ! si elle s'accomplira, — c'est, j'en suis sûr, la consolation de sa vieillesse, et ma mort sera pour lui un cruel chagrin. Je

crois cependant que ce chagrin pourra être diminué s'il apprend que, jusqu'à mon dernier souffle, je n'ai pas cessé de penser à lui. C'est toi, mon cher Georges, que je charge de l'en instruire. Sans doute tu seras témoin de mes derniers instants, sans doute tu fermas mes yeux. Eh bien, je veux qu'à ton retour en France, si tu ne peux aller trouver mon pauvre père, tu lui écrives les moindres circonstances de ma mort. Je veux que tu lui dises que, de quelque façon que j'aie été frappé, dans un combat, dans une épidémie, dans un ouragan, j'ai noblement succombé, en faisant mon devoir, et que mon plus grand regret a été de mourir loin de lui. »

La lecture de cette première page fit courir un long frisson dans les veines de Georges. Ainsi, d'après les intentions de Raoul, c'était lui, le meurtrier, qui devait raconter l'agonie de la victime. Il continua cependant.

« Maintenant, mon cher Georges, j'ai à te faire part d'un étrange désir ; mais ce désir, si étrange qu'il soit, ne me paraît pas irréalisable. De jour où je t'ai connu, ton amitié est devenue pour moi une seconde vie. Je ne croyais pas qu'à l'affection paternelle, il pût exister un sentiment aussi doux aussi puissant, et qui ressemblât autant à l'amour. Il est vrai que je te parle de l'amour sans l'avoir goûté. Je n'ai guère fait que l'entrevoir et le pressentir. Depuis cinq ans que je suis embarqué, je n'ai aperçu de loin en loin les belles jeunes filles qu'au bal ou à la promenade, juste assez de temps pour m'éprendre d'elles, et non pour oser leur dire que je les aimais. Il est vrai également que je les aimais un peu toutes ; ce qui revenait à n'en aimer aucune. Aussi n'y a-t-il eu de profond et d'exclusif dans mon cœur, que mon affection pour toi. Chaque soir, je m'endormais heureux en pensant que le lendemain matin, je me retrouverais près de toi. Les jours de combat, j'éprouvais une sorte d'orgueil à sauter, à tes côtés, sur le pont ennemi. De temps en temps je te cherchais des yeux, prêt à voler à ton secours ou à te crier moi-même à l'aide. Cette communauté de dangers et de privations, de joies et de chagrins, m'a fait la vie la plus belle et la plus heureuse. D'ailleurs, si je ne me trompe, elle a eu sur nous deux une influence pour ainsi dire occulte, qui a donné lieu à un phénomène singulier. Nous sommes devenus, à notre insu, partie intégrante l'un de l'autre. Dans bien des instants, nous avons les mêmes pensées et la même façon de les exprimer. Que de fois, au moment de te parler, il m'est arrivé d'entendre sortir de ta bouche les paroles que j'allais prononcer ! Que de fois, à mon tour, j'ai deviné ce que tu allais dire, dans ton regard ou dans ton sourire ! A force de vivre ensemble, nous avons pris les mêmes gestes, les mêmes poses, le même son de voix. Bien souvent, pendant la nuit, l'on a confondu l'un de nous avec l'autre à sa seule attitude sur le banc de quart, à la manière dont il tenait son cigare. Bien plus, la parfaite entente de nos âmes a réagi physiquement sur nous. Nous ne nous ressemblons pas, et pourtant notre longue amitié nous a donné quelque chose de cette réelle ressemblance qu'ont entre eux les enfants nés des mêmes parents. Aussi bien, ne sommes-nous pas frère par le cœur, et n'est-il pas naturel que chacun de nous conserve, pour ainsi dire, sur son visage le reflet du doux visage qu'il chérit et qu'il aime à contempler ?

« Eh bien, mon cher Georges, si je dois mourir bientôt, je ne veux pas mourir tout entier, je veux revivre en toi. Certes, je crois que tu ne m'oublieras pas, et que tu regretteras longtemps ton pauvre ami ; mais cela n'est point assez pour exercer le